

HÉRÉTIQUES  
HÉRÉTIQUES  
HÉRÉTIQUES  
HÉ HÉ

S-F2023 # Saison 2023  
TROUBLE-FÊTE  
COSMOGONIES  
SPÉCULATIVES  
Anatomie 2023  
#Réamarrage

HÉRÉTIQUES HÉRÉTIQUES  
HÉRÉTIQUES HÉRÉTIQUES  
HÉRÉTIQUES HÉRÉTIQUES

R

H

8 décembre 2023  
27 janvier  
2024

É

08.12.23

27.01.24

I IIII i  
T IIII i i ii  
i III II

i i i  
i i i  
i i i  
I II i  
i i i

ALBERT  
COMMISSARIAT  
BARONIAN

é

M

AVEC  
Pierre ARDOUVIN  
Kamil BOUZOUBAA-GRIVEL  
Aline BOUVY  
Marie José BURKI  
GAILLARD & CLAUDE  
Mekhitar GARABEDIAN  
Stephan GOLDRAJCH  
Olivia HERNAÏZ  
Éloïse LEGA  
Xavier MARY  
Garush MELKONYAN  
Simon NICAISE  
Yoel PYTOWSKI  
Oriol VILANOVA  
Charlotte VANDER BORGHT

U u  
UUUU  
u U  
EE E  
E  
E E  
E EE  
SSS  
SSS  
SSSS S

I

Q

127-129 RUE SAINT-MARTIN  
75004 PARIS

VERNISSAGE

vendredi 8  
décembre

8

1  
8  
h

U

L'oeil  
LeJournal  
desArts

BeauxArts  
Magazine

ES

—  
2  
2  
h

CWB.FR

~~W C B~~  
P

CENTRE WALLONIE-BRUXELLES / PARIS

# CWB Paris

# Dossier de presse

Saison Trouble-Fête\_Cosmogonies spéculatives

## ***HÉRÉTIQUES***

## Exposition

PIERRE ARDOUVIN

KAMIL BOUZOUBAA-GRIVEL

ALINE BOUVY\*

MARIE JOSE BURKI\*

GAILLARD & CLAUDE

MEKHITAR GARABEDIAN

STEPHAN GOLDRAJCH

OLIVIA HERNAÏZ\*

ÉLOÏSE LEGA

XAVIER MARY

GARUSH MELKONYAN\*

SIMON NICAISE

YOEL PYTOWSKI\*

ORIOLO VILANOVA

CHARLOTTE VANDER BORGHT

\*Nouvelles productions

Commissariat : **Albert Baronian**

Premier commissaire invité dans les espaces repotentialisés du Centre

8 décembre 2023 > 27 janvier 2024

Rencontre presse : Vendredi 8 décembre - 10h00 > 13h00

Vernissage : Vendredi 8 décembre - 18h00 > 22h00

Après un an de nomadisme amorcé en juin 2022 pour rénovation totale de son infrastructure et plus de 70 Hors-Les-Murs et co-programmations - depuis lors - portées à Paris et en France, le vaisseau Centre Wallonie-Bruxelles|Paris a réouvert ses portes vitrées en octobre 2023 dans un espace rendu à sa primale édification et dépouillé de tout ornement.

Nos programmations s'y sont réancrées avec la même aspiration à la non-canonisation, avec la volonté de ne pas s'y retrancher, s'y cristalliser et ce en parallèle de la poursuite d'une viralisation dans des ailleurs physiques et en Cyberspace. Elles s'y sont réinfiltrées, contaminées par de nombreuses alliances dont une collaboration scellée avec le premier commissaire extérieur invité à y concevoir une exposition collective, à savoir Albert Baronian.

Ni musée, ni galerie, ni espace de conservation, ni territoire d'autocélébration et encore moins espace prescriptif, notre Centre se virtualise comme une xéno entité, un vaisseau belge déterritorialisé qui fait la part belle à la puissance créatrice, dans ce qu'elle a de plus irréductible au dénominateur commun, de située et donc de plus fascinant à sonder. A entité qui affirme sa singularité, personnalités singulières en sont les protagonistes.

Dans le champ de l'art contemporain, Albert Baronian constitue bien une figure frondeuse, mutine, originale, idiosyncratique à qui nous souhaitons proposer le premier commissariat extérieur du Centre rénové. Il est le fondateur de l'une des premières galeries bruxelloises d'art contemporain – sa galerie en 2023 a célébré ses 50 ans – et est incontestablement un précurseur qui a assumé des paris risqués en s'engageant tant au profit de son travail de galeriste que de commissaire.

Secrétaire de l'Association des galeries d'art actuel de Belgique au début des années 80 qui lance la foire d'Art Actuel devenue depuis lors *Art Brussels*, il en fut nommé très vite président et contribua à l'internationaliser et à placer Bruxelles dans la cartographie de l'art contemporain.

Albert Baronian a œuvré à la reconnaissance d'artistes belges et internationaux comme Wang Du, Gilbert & George, Daniel Dezeuze, Claude Viallat, Matt Mullican. Dès son origine, la galerie se distingue par la mise en œuvre des premières expositions personnelles en Belgique de figures de l'Arte Povera et expose Mario Merz, Giulio Paolini ou encore Gilberto Zorio.

Infatigable, inclassable, Myster Baronian échappe à toute tentative de classification.

C'est donc au titre de ce qu'il est, un visionnaire frondeur - par-delà de ce qu'on lui assigne comme statut - qu'il est le premier commissaire invité au Centre.

Celles et ceux qu'il rassemble sous le drapeau d'HÉRÉTIQUES ne sont évidemment pas des artistes exclusivement de sa galerie, ils et elles sont porteur.euse.s de démarches qui ont interpellé ce corsaire de l'art contemporain.

Merci Albert Baronian.

**Stéphanie Pécourt**  
Directrice

# Interview d'Albert Baronian

Par Muriel Enjalran, Directrice du FRAC SUD - Cité de l'art contemporain à Marseille

**ME : Cher Albert, nous engageons cet entretien réalisé dans la perspective de l'exposition *Hérétiques* dont tu assures le commissariat, en tant que premier curateur invité après la rénovation du Centre. Un galeriste commissaire d'exposition dans un centre d'art, ce n'est pas si courant, peux-tu nous éclairer sur le contexte de cette invitation et plus généralement sur ton rapport au commissariat et à la mise en espace des œuvres ?**

AB : Le titre *Hérétiques* est l'adjectif que je voudrai apposer à la définition de l'artiste, dans le sens d'aller contre l'idée commune, de s'opposer au conformisme de la société, mais je suis conscient que cela relève de l'utopie : le conformisme est de plus en plus présent dans la création contemporaine acculée par le marché de l'art.

En 2014, j'avais monté au CAB à Bruxelles, une exposition intitulée *Bande à part* (référence au film de Godard) dans laquelle je réunissais des artistes très différents les uns des autres. Leur seul point commun était qu'ils faisaient partie de la galerie, mais leur pratique et leur approche de l'art étaient très diverses. Avec cette exposition et le choix de ce titre, je perpétue mon idée et mon parcours de galeriste à savoir cultiver l'éclectisme et ne pas s'enfermer dans une case. Il y a donc ici quelques artistes de la galerie mais aussi d'autres qui n'y sont pas. Ils sont de différentes générations. Ils ont aussi été choisis en fonction de l'esprit du Centre Wallonie-Bruxelles et de ses espaces auxquels je me suis adapté : certains y avaient déjà été montrés. J'y ai privilégié certains mediums tels que la sculpture, l'installation ou la vidéo. Ces 16 artistes ne participent pas à un jubilé mais à une ouverture, une perspective, un futur.

Depuis l'arrivée de Stéphanie Pécourt à la tête du Centre Wallonie-Bruxelles, celui-ci a pris un essor considérable. Auparavant, il était sur la scène parisienne, relativement confidentiel. Quand j'y allais, j'y voyais très peu de visiteurs locaux et les expositions étaient pour moi d'un intérêt limité. Stéphanie l'a doté d'une programmation audacieuse et ouverte, aussi par ses contacts aux collectionneurs et elle l'a intégré, notamment au travers de son adhésion au réseau TRAM, aux espaces et lieux culturels importants de la région parisienne.

**ME : On retrouve dans cette exposition, tu l'indiquais, certains artistes avec lesquels tu travailles depuis longtemps comme Marie José Burki ou Xavier Mary mais aussi des artistes avec lesquels c'est une toute première collaboration. La notion de coup de cœur semble être un moteur dans ton travail et ta vie. Peux-tu nous parler de ton rapport aux artistes et des modalités de ce compagnonnage si particulier ? À l'heure où le commissariat est presque devenu une discipline savante, tu revendiques ce rapport très subjectif presque instinctif à l'œuvre d'art...**

AB : La subjectivité est l'ADN du galeriste, elle fait son identité et le distingue de ses collègues. C'est très important la personnalisation du galeriste surtout dans une époque où beaucoup fonctionnent à l'oreille et raisonnent en termes de stratégie. La subjectivité doit bien sûr se baser aussi sur une certaine forme d'objectivité quant à la pertinence et le degré de nouveauté que représente l'œuvre de l'artiste.

**ME : Comment as-tu abordé le nouvel espace du Centre Wallonie-Bruxelles pour imaginer l'exposition et comment comptes-tu relier les œuvres très différentes des artistes invités ? Y présenteras-tu de nouvelles productions ?**

L'espace du Centre n'est pas facile à appréhender. Ici, il y a une logique interne chez moi...C'est aux visiteurs à s'y retrouver... Effectivement, il y a de nouvelles productions réalisées pour cette exposition comme celles de Kamil Bouzoubaa-Grivel, de Marie José Burki, d'Olivia Hernaiz, de Gaillard & Claude, d'autres œuvres présentées ici n'ont jamais pas été montrées en France comme celles d'Aline Bouvy ou d'Éloïse Lega ou de manière plus confidentielle comme Pierre Ardouvin ou Garush Melkonian.

**ME : De galeriste commissaire, je souhaiterais glisser vers la figure de galeriste producteur, pour t'interroger sur cette notion de production qui fait partie des formes d'accompagnement des artistes et qui caractérise aussi ton travail de galeriste. La galerie a toujours été pensée me semble-t-il comme un espace de production par toi te poussant souvent à t'associer à d'autres pour permettre la création d'œuvre de grande ampleur, je pense par exemple à Wang Du.**

AB : L'intervention dans la production est une preuve de l'engagement de la galerie et une marque de confiance envers l'artiste, ce dernier n'a pas toujours les moyens de s'autofinancer.

**ME : Le Centre Wallonie-Bruxelles a pour mission première de promouvoir la création belge et ses scènes artistiques dans un regard croisé avec la France. Peux-tu nous décrire ta relation si particulière à Paris et à la France ? Elle passe bien sûr par des artistes que tu accompagnes depuis longtemps, des affinités avec des galeries complices, mais cette relation forte va au-delà, peux-tu nous en parler ? Est-elle culturelle ? Culinaire ?**

AB : Effectivement, j'ai une relation particulière avec la France : sa culture, sa gastronomie, sa langue, ma mère était francophilissime. Je connais quasi chaque région soit pour y être allé en vacances, soit pour les avoir parcourues lors de mes déplacements professionnels. J'ai montré beaucoup d'artistes français : j'ai fait les premières expositions de Tony Grand, Claude Viallat, Daniel Dezeuze en dehors de la France dès 1973 et consacré des expositions à Jean Bedez, Eric Poitevin, Yvan Salomone, Alain Séchas, Bruno Serralongue ou Achraf Touloub.

**ME : Le Centre a été fondé six ans après ta galerie, à Paris en 1979. Une histoire longue aussi que tu suis depuis longtemps. Quelle relation entretiens-tu avec ce lieu établi face au Centre Pompidou et son équipe ?**

Les expositions passées au Centre Wallonie-Bruxelles à certaines exceptions ne me motivaient pas suffisamment au point de venir les voir. Comme je le précisais, l'arrivée de Stéphanie Pecourt a changé la donne. Nous nous étions connus à Bruxelles. Quand en octobre 2021, elle m'a proposé d'être le curateur de la première exposition pour la réouverture, elle ignorait que 2023 était aussi l'année des 50 ans de mon activité. C'est un merveilleux challenge qui ne se refuse pas. Stéphanie Pécourt, Ariane Skoda et toute l'équipe du Centre font preuve d'un grand enthousiasme et d'un grand professionnalisme qui ne peuvent que m'enchanter et me motiver à 100%.

**ME : Cette exposition s'inscrit dans une année très spéciale pour toi marquant le Jubilé de la Galerie, 50 ans... Je pourrais te demander le secret d'une telle longévité mais j'ai déjà ma petite idée de ce qui a fait de ta galerie un espace si singulier et important pour l'art contemporain. Selon moi, plus qu'un lieu d'exposition privé et de vente d'œuvres, c'est d'abord parce que tu as fait de cette galerie un véritable centre d'échanges artistiques, œuvrant à former des générations de collectionneurs, d'amateurs au contact d'œuvres les plus diverses, reflétant les recherches des créateurs dans tous les domaines plastiques. Dans un contexte où l'art contemporain dans ses formes les plus expérimentales était encore peu présent dans les institutions publiques alors qu'en Belgique, de grandes galeries ont ouvert la voie, je pense bien sûr à Wide White Space à Anvers qui ouvre en 1966 avec Panamarenko ou encore MTL, plus politisée à Bruxelles que tu fréquentais alors. Elles proposent de nouveaux modèles de productions in situ, souvent éphémères ou performatives, positionnement nouveau que l'artiste et critique Brian O'Doherty qualifiera au travers de l'expression « The gallery as a gesture » dans un article paru en 1981. Peux-tu alors nous raconter ce qui en 1973 te pousse avec ton épouse Françoise à vous lancer dans cette aventure de l'art, en nous parlant du projet qui était le tien en fondant un espace ?**

En 1973, j'ignorais ce qu'était une galerie : ses enjeux, son fonctionnement. J'étais depuis un an éditeur de sérigraphies et de multiples d'artistes, surtout constructivistes. Le besoin d'être en rapport avec le public m'a poussé à prendre un local et à organiser des expositions. Françoise, ma femme travaillait de son côté dans une société américaine spécialisée dans les périphériques de computer. Elle a travaillé avec moi à la galerie dix ans plus tard.

**ME : L'autre ingrédient de la réussite de ta galerie est ton rapport aux artistes que je résumerais en deux mots-clés : liberté et fidélité. C'est en effet une relation de confiance que tu as su tisser avec la plupart d'entre eux sur le temps long, la liste est édifiante. Je me suis toujours étonnée par exemple en suivant quelques projets que tu ne t'inquiètes pas de la liste exacte des œuvres qui vont t'être proposées, livrées pour une exposition à la galerie. Ce sont ainsi de véritables cartes blanches que tu offres aux artistes, les laissant libres de suivre leur recherche du moment. Je crois que c'est assez rare pour être souligné...Et cette fidélité prend tout son sens quand certains artistes ne rencontrent pas leurs publics et leurs collectionneurs avec de nouvelles créations et que tu continues à les soutenir. Peux-tu nous parler de ce compagnonnage si particulier ?**

AB : Dès l'instant où je propose à un artiste de faire une exposition chez moi, c'est que je lui fais confiance dans l'intégralité de son œuvre. C'est son exposition, je suis juste là pour mettre mon espace à sa disposition, assurer le suivi de son organisation et veiller aux éventuelles retombées commerciales et à la communication. Ce compagnonnage me paraît normal et naturel, si tu t'engages avec un artiste, c'est que tu crois à son avenir : les flops commerciaux et les échecs, un véritable galeriste doit les assumer, cela fait partie de son job.

**ME : Une autre qualité qui m'a toujours interpellé depuis 20 ans que nous nous connaissons, c'est ta capacité à te réinventer au contact d'autres personnalités ou espaces et ton goût pour des projets collectifs c'est le cas ici avec la directrice du Centre Wallonie-Bruxelles, Stéphanie Pécourt, avec laquelle tu as déjà collaboré. Qu'est-ce que ces collaborations, projets partagés t'apportent ?**

AB : J'ai toujours aimé travailler en équipe en espérant que ces associations durent plus longtemps. Edmond Francey par exemple m'a amené une certaine jeunesse et un renouveau dans l'approche du métier, à un moment où peut-être je m'endormais. Il m'a beaucoup apporté sur le plan du second marché qui était sa véritable vocation. Quant à Renos Xippas, il m'a fait profiter d'un environnement plus stable financièrement à une époque de doute sur mon avenir (j'avais dépassé la septantaine). L'association n'a duré que trois ans - le Covid l'a éloigné longtemps de l'Europe- son implication était moins grande et je pense qu'il a surestimé le marché belge. Il a puisé dans mon vivier d'artistes et les a montrés à Paris, Genève et Punta del Este, ce qui était une bonne chose pour eux dans certains cas.

**ME : Aujourd'hui ; peux-tu nous livrer ta perception de l'art contemporain, de son écosystème mondialisé, de ses artistes, institutions, galeries... ? Tu travailles avec des générations d'artistes très différentes, des artistes émergents à des artistes internationalement reconnus. Constates-tu de grandes évolutions dans leurs modes de production, de pensée, de création ?**

J'ai écrit que le marché de l'art avait remplacé l'histoire de l'art. Les artistes pensent davantage en termes de stratégie, les institutions, les musées étant souvent exsangues financièrement, certains dépendent des quelques masters galeries. Celles-ci influencent les foires, les collectionneurs devenus pour certains des spéculateurs, et imposent certains artistes. Ce marché est devenu mondial ce qui a ouvert la porte à l'émergence de nouveaux pays et de territoires ...ce qui n'est pas plus mal. Il est cependant important de créer des îlots de résistance et des alternatives à ce type de mondialisation.

**Muriel Enjalran**, critique d'art et commissaire d'exposition, dirige depuis 2021 le Frac Sud à Marseille. Auparavant, elle a été la secrétaire générale de l'association française de développement des centres d'art/ d.c.a entre 2006 et 2015, avant de rejoindre pendant six ans la direction du CRP/ Centre régional de la photographie Hauts-de-France. Ses recherches abordent l'engagement des artistes dans l'espace public, en explorant notamment l'activisme artistique dans le champ de l'Histoire et les possibilités de la sociologie visuelle. Elle a été commissaire associée de la première édition de la Biennale de Belleville en 2010, et de l'AiM, Biennale internationale de Marrakech, en 2009. Elle est spécialiste de l'œuvre d'Hamish Fulton et a été commissaire invitée de son exposition monographique *En marchant* présentée au Crac Occitanie à Sète en 2014. Elle contribue régulièrement à des catalogues et livres d'artistes. Elle est depuis 2012 collaboratrice de l'Independent Curators International à New York et elle est également membre de l'AICA. Elle a été lauréate du programme de résidence curatoriale porté par l'Hyde Park Art Center à Chicago en 2015 pour une recherche autour des pratiques artistiques socialement engagées.

# Albert Baronian

---

Albert Baronian a ouvert sa première galerie en 1973, a rencontré dès le départ une reconnaissance immédiate au travers notamment de la présentation des artistes de l'Arte Povera et a acquis ensuite très vite une réputation internationale.

Sa galerie célèbre cette année ses 50 ans d'activité. Plus qu'un lieu d'exposition privé et de vente d'œuvres, c'est aussi un véritable centre d'échanges artistiques, œuvrant à former des générations de collectionneur·euses, d'amateur·ices au contact d'œuvres les plus diverses reflétant les recherches des créateur·ices dans tous les domaines plastiques.

La passion d'Albert Baronian pour l'art se révèle lorsqu'il est envoyé à Londres par ses parents pour étudier l'anglais à l'âge de 19 ans. La découverte des musées, notamment la *Tate Gallery*, agit pour lui comme un véritable révélateur, de même que certains artistes comme Mark Rothko. Il se met à dévorer les ouvrages sur l'art et s'aventure dans des expositions peu fréquentées alors. Pas d'histoire de l'art à l'université pour le jeune Baronian mais les sciences politiques, la communication, et les nouveaux médias. En 1967, il suit des cours de communication sociale à l'université de Louvain où il organise sa première exposition.

Albert Baronian débute sa carrière comme journaliste et publie son premier article en 1971 dans l'*Art vivant magazine* de Jean Clair, un papier sur Gilbert & George. Ses véritables débuts dans l'art se font en 1972, à la suite de son mariage, avec la création de sa maison d'édition Delta. Albert Baronian ouvre sa première galerie en 1973 dans son appartement bruxellois et présente quelques ténors de l'Arte Povera comme Alighiero e Boetti, Mario Merz, Giulio Paolini, Gilberto Zorio. Il acquiert très vite une renommée internationale. L'appartement trop petit oblige le marchand d'art à trouver un endroit plus propice aux expositions, il s'installe dans une usine désaffectée. Sa rencontre en 1976 avec Yvan Lechien, directeur de la galerie *Cogeime*, qui le prend sous son aile et l'inscrit dans l'association des galeries d'art bruxelloises, le hisse aux premières places des galeries d'art contemporain. Il devient vite secrétaire puis président de l'Association des Galeries d'Art Actuel de Belgique qui lance la Foire d'Art Actuel de Bruxelles, devenue *Art Brussels*, et qui a pris une tournure plus internationale sous sa direction.

Il voit la responsabilité de la galerie comme trois volets : travailler pour le développement à long terme de la carrière de chaque artiste, en agissant comme agent de liaison avec les galeries et musées internationaux ainsi qu'en plaçant les œuvres dans les collections ; créer une archive historique pour chaque artiste; et agir comme un espace public accessible dans lequel les expositions deviennent un geste exemplaire du pouvoir de la subjectivité pour le grand public. Le programme est dédié à l'art contemporain ainsi qu'aux grands mouvements artistiques et artistes qui ont marqué les cinquante dernières années.

Réputée comme la plus ancienne galerie de Bruxelles, la galerie Baronian fête sa cinquantième année d'activité en 2023, une date célébrée de manière toute particulière. Pour cette célébration, Albert prolonge son programme d'exposition éclectique et sensible, avec la même passion qui l'a porté depuis ses débuts.

# HÉRÉTIQUES

---

# PIERRE ARDOUVIN

## *Prouve que tu existes*

2022

Façade de caravane, chapiteau avec lettrage, structure en bois peint, objets divers

L 300 x H 228 + p 85 cm

Production Centre national de création contemporaine, Chapelle du Gêneteil, Château-Gontier, France

La musique populaire a toujours été source d'inspiration pour Pierre Ardouvin. Après Dalida, Baschung ou Polnareff<sup>1</sup>, l'artiste choisit le tube de Michel Berger et France Gall pour imaginer à la fois le titre de son exposition au centre d'art Le Carré, et celui de l'installation centrale produite pour l'occasion. *Prouve que tu existes* : quelle drôle d'injonction, hymne à la résistance et à la persévérance qui résonne de manière étrange ici, puisque ces mots s'étalent au-dessus de la façade d'une vieille caravane. Comme si ça ne suffisait pas, d'autres interprétations affleurent dans ce contexte particulier. Proférés au sein de la chapelle du Gêneteil, ces mots pourraient-ils s'adresser à Dieu ? Ou bien viennent-ils se mettre au diapason d'une époque compliquée, en lutte contre le phénomène pandémique ?

Bucolique et sentimentale, la caravane est l'hébergement star des années 60-70 : depuis quelques années, elle a retenu l'attention de Pierre Ardouvin, qui a fixé par la photographie ou le dessin ce type d'apparition incongrue dans le paysage, généralement dans les coins abandonnés, au fond d'un champ où la végétation repousse. Objets graphiques, ces caravanes délabrées et moussues conservent leur dimension nomade, promesse d'escapade et de liberté existentielle, un peu comme l'escargot avec sa coquille. Toutefois, elles sont aussi la métaphore d'une forme de détresse sociale, et plus littéralement des choses mises hors circuit : dernière injonction avant disparition, la phrase *Prouve que tu existes* transpose cette façade *ready made* dans l'énigme et le rébus, dont le sens questionne et résiste, surtout lorsque cet objet se retrouve au beau milieu d'un centre d'art.

Très facile d'en faire le tour ou d'aller fureter dans l'envers du décor, plutôt rêche : cette caravane fatiguée n'est qu'une façade exposée dans sa matérialité la plus crue, une tranche, un morceau, *une face*. Pierre Ardouvin amplifie la dimension anthropomorphe de l'installation et la façade se rêve et se révèle en visage : devant les baies, l'artiste glisse deux paires de chaussettes suspendues à une corde à linge, réalité prosaïque qui se transmue en jeu de regard. Le merveilleux paréïdologique<sup>2</sup> caractérise plus généralement l'œuvre de Pierre Ardouvin, qui identifie une forme familière, issue de la psyché collective, puis restructure son environnement pour y introduire des informations ludiques et grinçantes. Le familier vacille, et s'articule poétiquement à des réalités plus troubles.

Éva Prouteau

Texte publié à l'occasion de l'exposition monographique  
Centre national de création contemporaine, Chapelle du Gêneteil, Château-Gontier, France

1 – Cf les œuvres *Marcel*, 2007, avec en accompagnement sonore *Mourir sur scène* de Dalida ; *La nuit je mens*, 2013 ; *Le Bal des nazes*, 2002... parmi beaucoup d'autres.  
2 – Une paréïdolie est une sorte d'illusion d'optique qui consiste à associer un stimulus visuel informe et ambigu à un élément clair et identifiable, souvent une forme humaine ou animale.

Le travail de **Pierre Ardouvin** a fait l'objet de nombreuses expositions personnelles et collectives en France et à l'étranger : Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris (2005, 2010), Fondation Jumex, Mexico (2008) ou encore au NMCA, Seoul (2011). En 2016, le MAC VAL lui a consacré une exposition monographique intitulée *Tout est affaire de décor*, et présenté *À mains nues* en 2022.

L'artiste est représenté par la Galerie Praz-Delavallade Paris/Los Angeles. Aujourd'hui, la production de Pierre Ardouvin est incluse dans de nombreuses collections publiques et privées internationales. Le plasticien crée du récit grâce à l'assemblage de matériaux standardisés ou de récupération. Tout l'art de l'artiste est dans la recomposition, le pas de côté qu'il applique à ces objets à la fois bas de gamme, déclassés et emprunts de nostalgie.

[pierre-ardouvin.com](http://pierre-ardouvin.com)

[www.praz-delavallade.com/artist/pierre-ardouvin](http://www.praz-delavallade.com/artist/pierre-ardouvin)



Pierre Ardouvin, Prouve que tu existes, 2022 © Marc Damage

# KAMIL BOUZOUBAA-GRIVEL

## *Reverse Don Quixote*

2022

Métal peint et tyvek, dimensions variables

*Reverse Don Quixote* sont des sculptures qui fonctionnent comme des girouettes. Modernes dans leurs formes, elles évoquent l'idée d'animaux de ferme raffinés et de cartes géographiques d'un réalisme drôle. Dessins et abstractions dans l'espace, elles jouent sur le plat, sur le jeu entre les dimensions, fonctionnent comme une fausse signalétique, comme des signes déroutants. Noir et blanc et percées de pois, elles se camouflent dans le ciel et dans les nuages.

## *Sans titre*

2021

Dessin, stylo feutre à base d'huile sur papier couché

152 x 105 cm

*Sans titre* est un dessin réalisé avec des feutres à base d'huile ayant pour effet de créer de légers reliefs sur la surface du papier.

Ce dessin incarne la rencontre entre l'abstraction de la calligraphie arabe et la bande dessinée.

**Kamil Bouzoubaa-Grivel** (né en 1992) est un artiste franco-marocain qui vit et travaille à Paris. Il a participé à des expositions collectives à la Fondation Pernod-Ricard, à Bétonsalon - Centre de recherche (Paris), à la Panacée – MO.CO. (Montpellier), à la Fondation Fiminco (Romainville), au Centre d'art contemporain de Cēsis (Lettonie) et à Komplot (Bruxelles). Il a effectué des résidences à la Cité internationale des arts et à la Villa Belleville (Paris). Il a été lauréat du Prix Matsutani en 2020 et du Prix de dessin de la Fondation Hugot Collège de France en 2019.

Son cursus a débuté à l'École nationale supérieure des Arts Décoratifs de Paris (EnsAD), avec une spécialisation en graphisme et typographie, qui l'a conduit à approfondir ses recherches dans un espace plus expérimental et collectif, aux Beaux-arts de Paris (ENSBA). Il a notamment étudié avec Marie José Burki, Claude Closky et Michael van den Abeele. Il a obtenu son diplôme en 2018 avec les félicitations du jury.

[kamilbouzoubaagrivel.com](http://kamilbouzoubaagrivel.com)



Kamil BOUZOUBAA-GRIVEL, Reverse Don Quixote, 2022, métal peint et tyvek, dimensions variables © Liga Spunde

# ALINE BOUVY

## Enclosure

2021

Inox brossé, 20 sacs de terreau de 10 kg, hellébore fétide

L. 316 x Ø160 cm

Haute structure en inox brossé dessinant un profil féminin, *Enclosure* est une allusion à la « bride de mégère » (*Scold's Bridle*), un dispositif employé au 16<sup>e</sup> siècle en Angleterre pour humilier publiquement les femmes qui « parlent trop » et « troublent l'ordre public ». À cette même époque fut développé, toujours en Angleterre, le mouvement des *enclosures* (enclos) qui vit s'opérer une privatisation de l'agriculture caractérisée par la suppression progressive des terres communes et le développement d'une économie cherchant à maximaliser le profit; une évolution qui se fit au détriment des femmes, cantonnées dès lors à une activité reproductive non monétisée (produire des « ressources humaines » en élevant des enfants...) L'auteure féministe Silvia Federici, dont l'ouvrage *Caliban et la sorcière* a inspiré Aline Bouvy pour cette pièce, trace en effet un parallèle entre les chasses aux sorcières diabolisant la « femme prolétaire » et l'essor du capitalisme.

Autres temps, autres mœurs : on retrouve aujourd'hui la bride faciale comme accessoire dans les milieux BDSM.

Dans l'espace intérieur d'*Enclosure*, symbole de la domination patriarcale, Aline Bouvy, lors de la présentation de l'œuvre au MAC's Grand-Hornu, dans le cadre de son exposition monographique *Cruising Bye* en 2022, avait semé de la belladone. Cette plante très toxique, dotée également de vertus thérapeutiques, cosmétiques (elle dilate les pupilles) et hallucinatoires, fut associée au sabbat des sorcières et par extension au tabou entourant la jouissance féminine, car la plante pouvait provoquer des états d'extase.

Pour cette présentation au Centre, ce sont cette fois des graines d'hellébore fétide qui ont été inséminées. Ces plantes dont la floraison distille une odeur putride de cadavre sont aussi associées à la folie.

## De Zwarte Kat

(2021-2023) - Nouvelle création

Impression ink-jet sur papier archive

150 x 80 cm

Sur la route qui mène à Ecoflora à Halle, la pépinière spécialisée dans les plantes pionnières et endémiques de Belgique où j'ai trouvé la Belladone pour la sculpture *Enclosure* (2021), se trouve à un rond-point le cabaret De Zwarte Kat. Fermé depuis longtemps, la façade est restée telle quelle.

En observant le bâtiment, on peut retrouver plusieurs fausses fenêtres que l'ancien propriétaire du lieu avait aménagé tout autour des façades. Dans ces alcôves, sont présentées des photographies blanchies par le soleil, de jeunes femmes partiellement dénudées - potentiellement, les femmes qui dansaient dans le cabaret ou du moins, ce que voulait insinuer le propriétaire. Le fonds de ces grottes géométriques a été peint à l'aérographe et simule un espace infini et étoilé. Au pied des photos, se trouve une composition faite de fleurs en plastique, aux couleurs différentes pour chacune des fausses fenêtres qui prennent simultanément des allures de tombeaux.

Je me suis longuement questionnée sur le hasard de cette rencontre alors que je me rendais moi-même acheter des plantes hallucinogènes longtemps associées aux sorcières, les Belladones. Nous connaissons mieux aujourd'hui le statut de ces femmes mises au ban de la société pour ne pas s'être soumises à la vision patriarcale de la famille. Il y a d'ailleurs de nombreux liens qui ont été fait entre la prostituée et la sorcière. Le chat noir est également le nom du premier cabaret parisien. Son nom rappelle autant la fourrure de l'entre-jambe de l'une que le fidèle compagnon velu de l'autre, toutes deux, êtres de nuit et des ténèbres dans la mémoire collective et associées à la magie des fleurs.

**Aline Bouvy** (BE, 1974) vit et travaille à Bruxelles et à Perlé.

Elle est diplômée de l'ERG l'École de recherche graphique, à Bruxelles et de la Jan Van Eyck Academie, à Maastricht.

En 2022, elle a présenté une exposition personnelle au MAC's Musée des Arts Contemporains au Grand-Hornu (BE). Récemment, son travail a été exposé au Palais de Tokyo, à Paris, au Casino et au MUDAM au Luxembourg, à la Kunsthall à Gand (BE), au Künstlerhaus Bethanien à Berlin et à la galerie Baronian, à Bruxelles.

En février 2024, elle présentera une exposition personnelle à Triangle-Astérides, à Marseille, en coproduction avec La Ferme du Buisson, à Noisiel, et à la galerie Someday à New York City.

Elle est représentée par la galerie Baronian, à Bruxelles et la galerie Nosbaum & Reding, au Luxembourg.

[instagram @alinebouvy](https://www.instagram.com/alinebouvy)



Aline BOUVY, Enclosure, 2021 © Isabelle Arthuis.

# MARIE JOSE BURKI

## *Among Others, Birds, Cats, Elephants, Rain and Wind*

2023 - Nouvelle création

2 vidéos synchronisées pour 2 écrans

Couleur muet

24 min 21 sec

Une chambre, derrière les fenêtres, à l'abri, tranquillement, dans le silence, le monde passe, la rue, des femmes, des hommes, seul-es ou en groupes, isolé-es dans leurs voitures, cyclistes, piéton·nes, dans le soleil, la pluie ou le vent. Les arbres eux oscillent dans l'emplacement que les urbanistes leur ont assigné. Là-bas, au loin, hors de vue, désolation, précarité.

Des fenêtres, quelques textes apparaissent, se superposent à l'image. Courts et hétérogènes récits d'appropriation dans tous ses recoins des territoires de la planète, récits de contrôle, d'exploitation, d'asservissement, récits aussi de connaissances, accumulées, complétées, modifiées, contestées. Le monde résiste, excède, déjoue les tentatives (et leurs résultats) de mise en forme.

Les oeuvres de **Mari José Burki** sont présentes dans des collections privées et publiques dont le MAC Musée d'Art Contemporain de Lyon, le SMAK à Gand, le Musée de Rochechouard, le Cnap Centre national des arts plastiques à Paris, le Kunsthaus à Zürich, le MAMCO à Genève, Kunsthaus Pasquart à Bienne, le MAH à Genève, les FRAC Bretagne, FRAC Jura, FRAC Corse, FRAC SUD, le MAC's Grand Hornu (BE), le MCBA à Lausanne, OFC à Berne, la Ville de Bienne, la Fondation Gulbenkian à Lisbonne, le MahN Musée d'art et d'histoire à Neuchâtel.

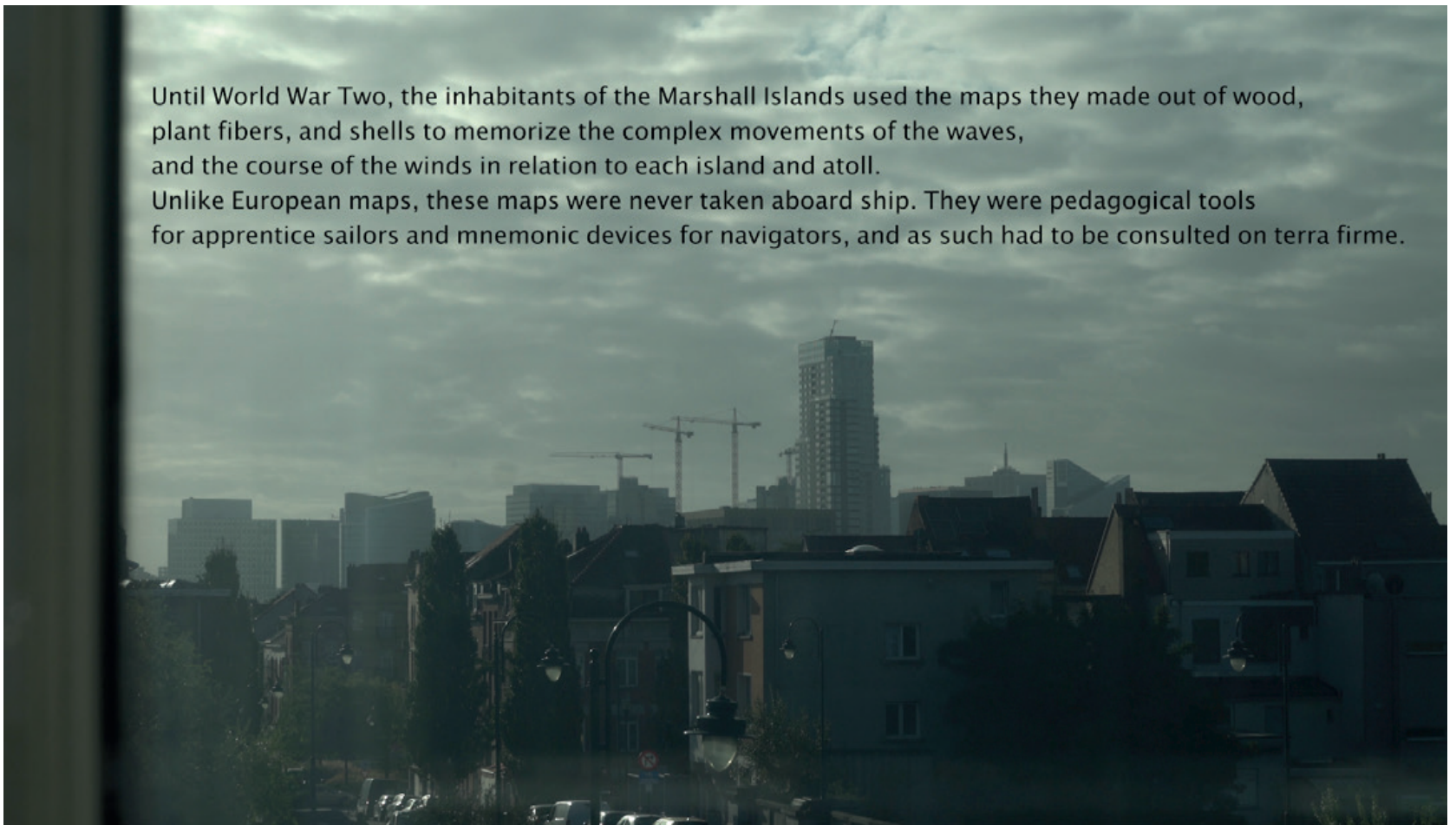
Ses principaux livres et pièces sonores sont *Time After, Time Along, The River* (La Lettre Volée, Bruxelles, 2001), *Exposure : night*, onestar press (Paris, 2008), *Robert Walser Grosse kleine Welt Grand petit monde* (Beaux-Arts de Paris, éditions, 2019), *Pièce radiophonique en trois actes et quelques trous, Other rooms, other voices*, Radio DRS, 1999, *Time After, Time Along, The River* (Thames), 1999, *Time After, Time Along, The River* (Hudson), 2000.

[mjburki.be](http://mjburki.be)



Stills © Marie José Burki

Until World War Two, the inhabitants of the Marshall Islands used the maps they made out of wood, plant fibers, and shells to memorize the complex movements of the waves, and the course of the winds in relation to each island and atoll. Unlike European maps, these maps were never taken aboard ship. They were pedagogical tools for apprentice sailors and mnemonic devices for navigators, and as such had to be consulted on terra firme.



Stills © Marie José Burki

# GAILLARD & CLAUDE

## *Le Groupe et la Famille, D01*

2010

Papier à la cuve original et pilule de paracétamol 250 gr

123 x 143 x 6 cm

Le papier à *la cuve* est une technique originale japonaise du XIIe : le Suminagashi. Elle atteint la Turquie par la route de la soie au XVe, sous le nom d'*Ebru* (nuage en turque) et sera introduite en Europe au XVIIe comme élément décoratif dans l'art de la reliure. Ses motifs sont obtenus par flottation de couleurs sur l'eau, dans sa zone de tension interfaciale, sur laquelle on vient appliquer une feuille pour une impression unique et délicate.

Cette technique sera par la suite utilisée dans l'éveil des enfants et en art thérapie. Le fait de peindre sur un fluide et non sur un support dur, permettrait d'inverser les sensations liées à la peinture et ainsi limiter la rigidité en motricité fine.

*Le groupe et la Famille* est une suite de portraits réalisés avec cette technique. Par l'expansion de méandres et de tâches fluides et accidentées, chacun affiche ses caractères, son style et ses humeurs fugaces. Ils sont flanqués systématiquement d'un cachet de paracétamol exagéré, ne variant lui que de quelques grammes.

Le paracétamol est un antalgique accessible. Simple à fabriquer, sa molécule est libre de droit et la plus courante en pharmacie.

Chaque cachet fabriqué par G&C est consommable et contient 200 à 250 g de cette molécule, pouvant donc satisfaire une assemblée de 200 à 300 personnes.

De nombreux·ses artistes ont utilisé les remèdes et drogues comme sujet ou motif. G&C préfère ici une substance ordinaire pour appuyer l'expérience commune sans accent de romance. Une drogue de pyjama, admise au moindre mal.

Initiée peu après la crise financière et bancaire de 2008, *Le Groupe et la Famille* s'affirme comme l'expression d'une after party. Le défilé des malaises n'a cessé depuis de s'intensifier. Son titre encourage plus encore aujourd'hui la nuance dans l'énoncé de nos collectifs. Doit-on s'exprimer dans la conformité et la pathologie, en quête de communautés ou bien espérons-nous participer à l'accord subtile de nuances improbables ?

Déjouant discrètement les logiques d'attribution individuelles, la pratique de **Gaillard & Claude** n'a cessé de se renouveler depuis leur rencontre. Iels sont actif·ve·s depuis le début des années 2000, ont été membres d'Acces Local. Sous le nom d'Heidi, iels ont créé des performances audiovisuelles et des compositions musicales distribuées par le label Martial Funk Records. Iels ont été représenté·e·s par la galerie Corentin Hamel jusqu'à sa fermeture puis par la galerie Loevenbruck à Paris.

Leurs œuvres sont présentes dans des collections publiques et privées. En 2022, le MAC's Grand-Hornu et Le FRAC Normandie leur ont consacré, deux expositions monographiques réunissant pour la première fois un corpus d'œuvres développées de 2012 à 2022. Gaillard & Claude travaillent aujourd'hui entre Bruxelles et la Normandie.

[gaillardandclaude.com](http://gaillardandclaude.com)



Le Groupe et la Famille, D01 - Gaillard & Claude 2010 - papier à la cuve original et pilule de paracétamol 250 gr - 123 x 143 x 6 cm - Photo © kristien Daem

# MEKHITAR GARABEDIAN

## Calendars

1997 & 2001

1997- en cours

Collection de calendriers

49 cm x 67,8 cm (encadrée)

## Calendars

2002 & 2004

1997- en cours

Collection de calendriers

49 cm x 67,8 cm (encadrée)

Objets typiques des diasporas ou des exils, ces anciens calendriers présentent des images de la terre natale abandonnée. Celles-ci montrent l'héritage culturel arménien et des symboles nationaux, comme des églises historiques, le paysage, des monuments, l'alphabet et le mont Ararat, ou font référence à des personnalités et événements historiques. Si ces images de l'Arménie sont particulièrement emblématiques, c'est parce qu'elles ont toujours occupé une place privilégiée dans l'expérience de la diaspora. Beaucoup d'Arméniens occidentaux ont une relation fantasmée, imaginaire avec leur pays natal. Dans la diaspora, les images de l'Arménie deviennent des clichés, des images de cartes postales qui circulent non seulement dans les foyers mais aussi dans la conscience (ou l'inconscience) collective.

***\_This book was completed . . . in much and infinite bitterness and grief***

***\_I copied this in a hurry and wrote in large letters, for my mind had become delirious on account of my anguish, poverty, and yearning for my parents, relatives, and country***

***\_It contains many and countless errors... my hand was trembling and my eyes could not see at all***

***\_My shelter is naught; that which leaks from the roof drops on the script and ruins it***

***\_I was in great anguish... because of the severity of the winter weather, the darkness during the daytime, and from the lighting at night... do not blame me, for this is the best I could do, because this place was dark and it was wintertime***

Dessins

2023

25 cm x 25 cm

Gouache sur papier

« Je demande pardon pour mes erreurs de scribe, car mon ami est un bavard ». Le copiste arménien Aleksianos se plaignait au XIV<sup>e</sup> siècle des conditions dans lesquelles il devait accomplir son travail de moine. Au cours du Moyen-Âge, une tradition unique s'est développée chez les copistes arméniens : celle de décrire dans le colophon le contexte politique, social - ou personnel - dans lequel ils effectuaient leur travail. La menace constante de peuples hostiles était comme un fil conducteur dans ces colophons.

Aujourd'hui, le patrimoine culturel arménien est toujours sous pression, comme après la prise de l'Artsakh (ou Nagorno-Karabakh) par l'armée azerbaïdjanaise en 2020. Pour sa troisième exposition à la galerie Baronian, Mekhitar Garabedian réinterprète les miniatures des copistes, et particulièrement les marges des images. Ces motifs décoratifs étaient l'espace privilégié des moines pour improviser et s'écarter de la norme. En s'appropriant différentes sources visuelles et textuelles, Garabedian explore la fragilité du patrimoine.

Mekhitar Garabedian (°1977) est né à Alep et vit et travaille à Anvers. En 2022, le Middelheimmuseum/ Kunst in de Stad lui a demandé de créer une sculpture publique dans le Stadspark d'Anvers. Auparavant, il a eu des expositions personnelles en Belgique à BOZAR à Bruxelles, au S.M.A.K. à Gand, Beursschouwburg à Bruxelles, BE-Part à Waregem et KIOSK à Gand. En 2015, il a été invité à présenter plusieurs œuvres à la Biennale de Venise dans le pavillon arménien, récompensé par le Lion d'Or.

Garabedian a participé à de nombreuses expositions collectives : au New Museum de New York, à la Hamburger Kunsthalle à Hambourg, à la 5ème Biennale de Thessalonique, à Marta Herford Museum à Herford (DE), au WIELS, à Argos et à la Villa Empain à Bruxelles, au Musée Gulbenkian à Lisbonne, à la Biennale de Haïfa, au BAM à Mons, Museum M à Louvain, M HKA à Anvers (BE), Drawing Room à Londres, et Kunsthaus à Dresde...

[instagram @mekhitargarabedian](https://www.instagram.com/mekhitargarabedian)



Mekhitar GARABEDIAN, Calendars, 1997 & 2001, DR



# STEPHAN GOLDRAJCH

## *Masque Gélèdé*

2018

Crochet (laine, perles)

35 \* 35 \* 70 cm

Après avoir été invité à participer à l'école d'été doctorale à Porto Novo en juillet 2018, qui se concentrait sur les musées et le patrimoine, Stephan Goldrajch a fait la découverte des masques Gélèdé au Bénin. Ces masques sont l'incarnation des rites, de la culture, des récits et de la transmission du peuple Yoruba au Bénin. Ils se distinguent par leurs trois parties distinctes : une base représentant le visage d'une femme (la «mère»), surmontée d'un plateau laissant libre cours à l'imagination du créateur pour représenter des scènes de la vie quotidienne. Chaque masque raconte une histoire unique. Inspiré par ce modèle, Stephan Goldrajch a ensuite partagé son voyage extraordinaire à la découverte d'un patrimoine immatériel transmis de génération en génération.

**Stephan Goldrajch** est né en 1985 à Ramat Gan, en Israël. Il vit et travaille en Belgique. Dans sa pratique artistique, il combine diverses techniques telles que les textiles, les textes, les dessins, les installations et les matériaux trouvés. Il joue avec les couleurs et les formes, s'inspirant des contes populaires, des mythes et de l'imagination magique ancestrale.

Sa production a été présentée dans de nombreuses expositions institutionnelles, notamment au Musée d'art contemporain à Athènes, en Belgique au Musée international du Carnaval et du Masque à Binche, à la CENTRALE for contemporary art, au Brass de Forest, au Centre international de Formation en Arts du Spectacle CIFAS, au Musée juif, à l'ISELP et au Musée d'Ixelles à Bruxelles, au MusAfrica - Musée Africain de Namur, en France au Centre Wallonie-Bruxelles à Paris et à la Maison des Arts à Saint-Herblain ainsi qu'en Israël au Musée d'Art de Haïfa.

Il a présenté également des solo shows avec ses galeries Baronian et Xippas.

[baronian.eu/exhibitions/stephan-goldrajch](http://baronian.eu/exhibitions/stephan-goldrajch)



# OLIVIA HERNAIÏZ

## *Les Fleurs Humaines*

2023 - Nouvelle création

Tapis en laine tissé à la main, 2022

Collaboration avec la maison anversoise Vrouyr et les tisserand.es de leur atelier à Katmandou au Népal

286 x 250 cm

Bols artisanaux, 2023

Collaboration avec la céramiste française Cendrine Magisson

6, 6 x 7,5 cm

Table en bois, 2023

94 x 84 cm

Dans son installation *Les Fleurs Humaines*, Olivia Hernaïz se penche sur la crise de la Tulipomanie aux Pays-Bas au 17ème siècle. Cette crise, considérée comme la première bulle spéculative, est aussi le premier effondrement du capitalisme. Partant du paradoxe d'une spéculation financière sur des fleurs, Hernaïz développe une réflexion plus large sur notre relation au vivant, en tant que ressource exploitable, construction socio-politique et monde idéalisé.

L'installation est composée d'un tapis mural et de bols disposés sur une table adjacente, au fond desquels se trouvent des inscriptions.

Sur le tapis, on retrouve les tulipes vendues les plus chères au pic de la crise hollandaise.

Ces tulipes, cultivées pour leur bigarrure, ont fini par disparaître, tuées par le virus qui les rendait si belles. Or, à l'origine, la tulipe est une fleur sauvage. Des montagnes iraniennes, elle a voyagé jusqu'en Turquie où des milliers de variétés ornaient les palais royaux. Les médiums choisis, renvoyant tant à la tradition des tapis persans qu'à la céramique d'Iznik, nous rappellent le voyage de cette fleur.

Sur le tapis floral, on retrouve des motifs de mains appartenant au curieux langage des signes utilisé par les traders lors de la 'bourse à la criée'. Ces mains renvoient aussi aux gestes du jardinage : le calendrier de plantation, les semis, la récolte...

Tous les éléments de l'installation répondent de la même géométrie : l'hexagone. C'est la forme optimale de maximalisation de l'espace. Les abeilles l'utilisent pour fabriquer les alvéoles de leur ruche. A leur instar, dans les années 1970, la Bourse de Londres a installé des bureaux de change hexagonaux, dans le but d'accélérer les échanges mais sur un modèle plus égalitaire.

Fidèle à sa pratique participative, Hernaïz s'est rendue rue de la Tulipe à Bruxelles. Sonnant de porte en porte, elle a proposé aux habitant.es d'échanger un pot contenant un bulbe de tulipe contre un peu temps pour converser.

Les tulipes ont-elles aussi froid que nous en hiver ? Confiez-vous votre tulipe à une banque ? Avez-vous le temps de ne rien faire ? Un bitcoin ou une tulipe ?

Au fond des bols, l'artiste nous invite à découvrir leurs réponses et à en discuter.

**Olivia Hernaïz** est une artiste belgo-espagnole née en 1985 à Bruxelles. Elle a étudié le droit en Belgique et en Argentine. Alors qu'elle pratiquait le droit intellectuel en tant qu'avocate, elle a suivi un Bachelier en peinture à la Cambre à Bruxelles. Elle s'est ensuite installée à Londres pendant cinq ans. En 2016, elle y a obtenu le Master en Arts Plastiques de Goldsmiths, Université de Londres. De 2020 à 2022, elle a rejoint le programme de résidence internationale de l'HISK à Gand. Depuis 2023, elle a son atelier dans une ancienne station de train bruxelloise.

En 2017, Olivia Hernaiz a gagné le premier Prix ArtContest qui lui a permis de bénéficier de sa première exposition personnelle au Musée d'Ixelles à Bruxelles, intitulée *As Long As The Sun Follows Its Course*. En 2021, elle a présenté l'exposition personnelle *La Eterna Juventud* au Mu.ZEE d'Ostende, dans le cadre du programme 'ENTER'. Depuis 2020, elle collabore autour du jeu L'Art et Ma Carrière avec l'association 'Contemporaines' en France afin de lutter contre les discriminations de genre dans le monde de l'art.

En 2022, elle est soutenue par la bourse pour les talents émergents du département Culture en Flandres. En 2021, elle a reçu une bourse d'aide à la création de l'Ambassade Espagnole. En 2019, elle a participé à la résidence 'The Guest Projects' à Londres, fondée par l'artiste Yinka Shonibare. En 2018, elle a été choisie par Wallonie-Bruxelles International comme artiste plasticienne résidente à la Cité internationale des arts à Paris. En 2018, elle a été résidente boursière à Can Serrat, résidence internationale située à Barcelone.

Ses œuvres font partie de collections publiques notamment en Belgique au Mu.ZEE d'Ostende, M Leuven, la Banque Nationale de Belgique, le KANAL Centre Pompidou (Library) et en France au FRAC Champagne-Ardenne, FRAC Bretagne, FRAC Poitou-Charentes et à la Petite Collection de l'UQAM à Montréal.

[oliviahernaiz.com](http://oliviahernaiz.com)



# ÉLOÏSE LEGA

## *Allumettes*

2018 – en cours

Installation vidéo

Le matériau à la base de l'œuvre est des plus ténus : des allumettes... Une à une, elles ont été pyrogravées – technique qui instille déjà, vu le support, une impression de danger –, pour porter le nom, l'âge et la nationalité d'un migrant décédé pendant son périple et la cause de sa mort. Elles s'amassent dans des boîtes en carton, fragiles transports, et le projet prend le risque d'être tragiquement sans fin. Certaines ont été brûlées pour évoquer la disparition et, en cet état d'une extrême précarité, fichées dans le mur. Elles ont été filmées le temps de leur calcination et la projection est accompagnée d'une bande son, une sobre litanie des identités consumées.

Éloïse Lega reconnaît un lien avec le conte d'Andersen.

La thématique de son œuvre suggère de communes mises en contrastes, pauvreté/opulence, innocence/violence, espoir/désespoir, et associe le bref éclat d'un feu à l'éphémère de la vie. L'anonymat de la petite fille aux allumettes peut être comparé à celui des migrants dans les froides statistiques ou les médias, mais l'artiste s'attache cependant à la commémoration de chaque individu.

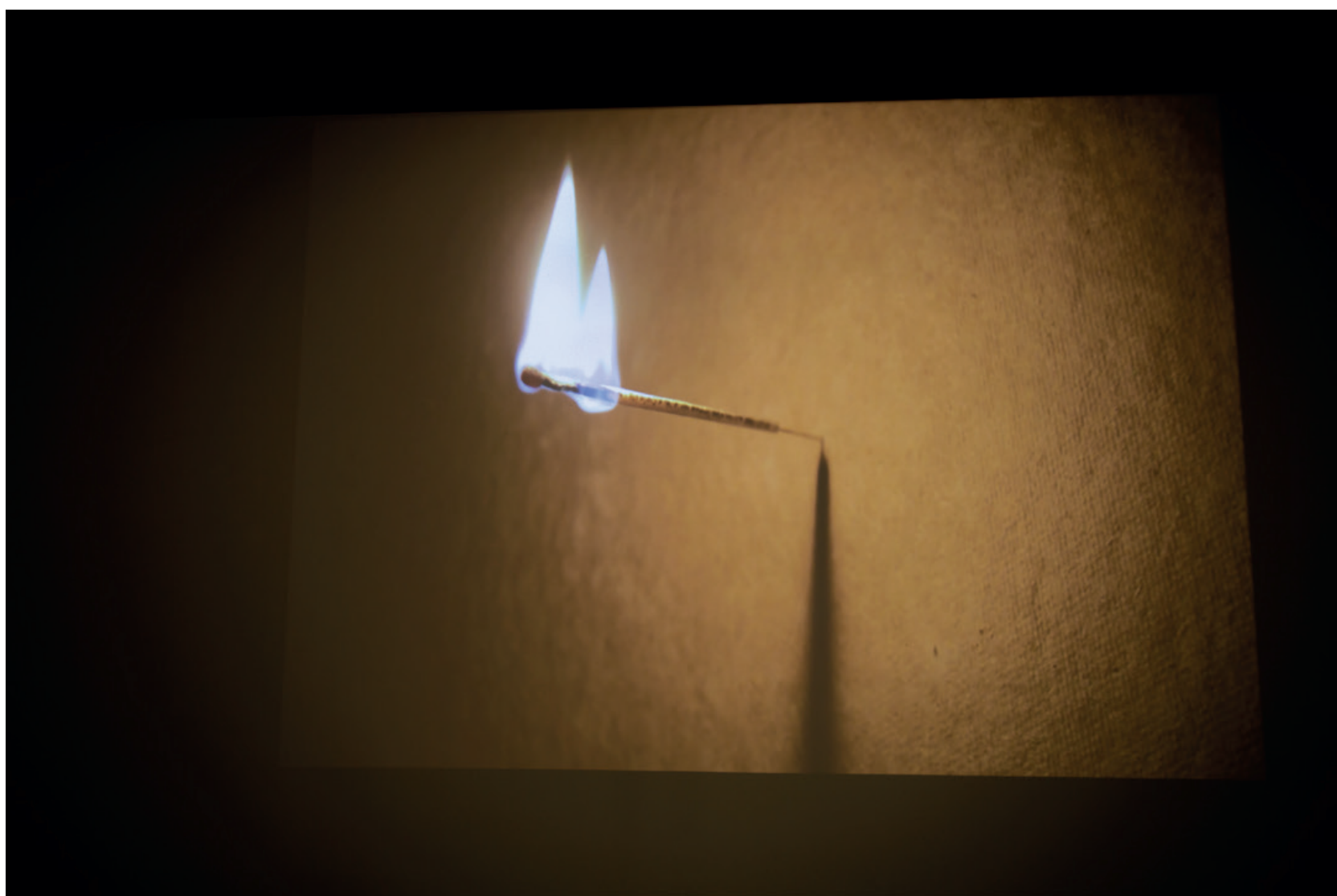
Née en 1996, **Eloïse Lega** poursuit sa pratique artistique après des études d'Arts Numériques et de Gravure. Intéressée par l'aspect pluridisciplinaire, chaque technique, chaque matériau est l'occasion d'interroger un aspect différent du monde. Lauréate du Prix ArtContest en 2021, elle a exposé à ArtBrussels et bénéficié d'une résidence et d'une exposition solo à la Rochelle en France au Centre Intermondes en 2023.

Elle a participé à plusieurs expositions collectives au Prix du Hainaut des Arts plastiques, aux Anciens Abattoirs à Mons (BE) en 2021 et au Musée des Beaux-Arts à Tournai (BE) en 2020, dans l'exposition *Pour que tout rentre dans le désordre*, aux Halles Saint-Géry, à Bruxelles en 2017 et à City Sonic #14, 14ème édition du Festival des arts sonores, à Mons en 2016.

[eloiselega.com](http://eloiselega.com)



Éloïse LEGA, Allumettes, 2018 – en cours © Éloïse Lega



Pierre AÉloïse LEGA, Allumettes, 2018 – en cours © Éloïse Lega

# XAVIER MARY

## *Oh my Buddha (XL, sunset gradient version)*

2022

250 x 420 x 265 cm (avec socle)

EPS haute densité, chromage par pulvérisation, vernis coloré dégradé, inox poli-miroir

Edition de 3

À partir de numérisations 3D d'un Bouddha (d'une hauteur de 210 centimètres), Xavier Mary transforme la statue emblématique en un symbole à la fois révolutionnaire et innovant, qui détonne fortement avec l'aura ancestrale et traditionnelle d'origine de Bouddha, assis dans sa pose méditative.

Cette icône 3D a vu le jour après la visite d'un village cambodgien de sculpteurs à Kampong Thom, où Xavier Mary a été bluffé par les sculptures fabriquées sur place, puis utilisées dans tous les temples sacrés des royaumes asiatiques. Captivé par ces fabrications géométriques inachevées devenues effigies déstructurées, le plasticien a décidé de transformer cette icône presque prête à l'emploi en un avatar numérique en la scannant sur place. Par la suite, il a libéré ses démons modernistes en la pulvérisant et en ajoutant une touche de chrome avec un dégradé de couleurs de plus en plus marqué. Les sept couches de peinture créent un effet de réflexion par lequel l'artiste place le genre artistique, mais surtout toute la société, devant un miroir.

En appliquant cette nouvelle technique hybride et en cultivant sa nostalgie d'un monde révolu, Xavier Mary cherche à honorer les traditions et à mettre en lumière le progrès humain dans sa propre imagerie visuelle ludique. Son approche à la fois artistique et industrielle rend visible la transcendance de l'objet, à la fois replié sur lui-même et plongé dans une nouvelle dimension. En transformant une structure primitive et ancestrale en un artefact hypermoderne, l'artiste construit un récit mythique intrigant dans son style urbain personnel, qui correspond à la définition de l'anthropologue Claude Lévi-Strauss, pour qui un mythe était une histoire qui vise à expliquer l'origine des choses, des êtres et du monde actuel et futur.

Texte de Wannes Duponcheel

Né dans le bassin sidérurgique en déclin de Liège en 1982, **Xavier Mary** vit et travaille à Bruxelles. Il a étudié à l'ERG (École de recherche graphique) à Bruxelles.

En 2006, il présente sa première exposition solo *Highway Ravers*, au Palais des Beaux-Arts (Bruxelles). Depuis, il participe à de nombreuses expositions individuelles et collectives dans des lieux tels que WIELS (Bruxelles), Galerie Christian Nagel (Berlin), Galerie Albert Baronian (Bruxelles), La Maison Rouge (Paris), Neuer Aachener Kunstverein (Aachen), FUTURA (Prague), Korschthal Esch (Esch-sur-Alzette au Luxembourg), Centre d'art contemporain la synagogue de Delme (FR).

Parallèlement, il co-fonde avec la curatrice Noémie Merca le projet space DIESEL dans une pompe à essence abandonnée de la région de Seraing (BE). En 2019, Il présente sa première exposition *Muséale, MX Temple*, au BPS22 à Charleroi. En 2023, Il sera le premier artiste contemporain à être invité en résidence sur un site du patrimoine mondial de l'UNESCO, à Khajurtâho en Inde.

[xaviermary.com](http://xaviermary.com)



Xavier MARY, Oh my Buddha (XL, sunset gradient version) 2022 © Xavier MARY

# GARUSH MELKONYAN

## *The Italian Method*

2023

Deux vidéos synchronisées

11 minutes en boucle

*The Italian Method* utilise un diptyque de deux écrans pour mettre en scène la confrontation d'un « lieu » et d'un « non-lieu » (visuel et métaphorique).

Le titre fait allusion à la technique d'enregistrement sonore largement adoptée par le cinéma italien de l'après-guerre pour réduire les coûts avec des acteurs ayant à enregistrer les dialogues dans un studio. Une technique similaire a été utilisée ici, mais le son a été enregistré à partir de l'image de la bibliothèque, et l'acteur a dû mimer ses propres paroles improvisées dans l'image au décor vide. L'artiste a expliqué la structure et la forme du monologue à l'actrice, créant ainsi un protocole. Le contenu a été improvisé par l'acteur sur place en suivant ces directives structurelles.

La désynchronisation généralisée du dispositif perturbe le fil de la narration et crée ainsi un espace de réflexion sur la restitution du souvenir et du monde disparu qu'il convoque, sur l'usage de la parole, les techniques d'enregistrement qui tentent de les restituer.

Les différents effets de décalage mis en scène exhibent les limites de la représentation qui ne peut être que désynchronisée par rapport au temps de l'événement dont elle souhaite rendre compte, mais aussi les limites d'un médium caractérisé par l'illusion qu'il propose au spectateur. Les frontières, dès lors, s'estompent et brouillent les cadres de la parole et de l'action, de la mémoire et de sa retranscription, de la personne et du personnage, de la réalité et de la fiction.

Ce *memento mori* invite le.la spectateur.ice à reconnaître les failles esthétiques de la reconstruction du réel.

## *Visionaries*

2023

Sculptures en porcelaine, bois, métal, peinture, lumière LED, minuterie numérique

Les sculptures, qui composent la série *Visionaries*, sont fabriquées à partir de photographies préexistantes, rassemblées afin de former une série qui trouve sa cohérence dans des attitudes corporelles similaires, une certaine intimité, ainsi qu'une composante récurrente : une mise-en-abyme d'images présentes dans chacun de ces clichés.

La lithophanie est une technique mise au point dans les années 1820 dans les manufactures de porcelaine en Europe. Prémisse des techniques cinématographiques, elle permet l'apparition presque magique d'une image sur une plaque de porcelaine. Les objets que produit cette technique sont des objets ambigus : au premier abord, ils donnent à voir une pierre blanche avec un relief quelconque, mais dès lors que cette pierre est rétroéclairée, elle fait apparaître une image.

Les différentes couches de porcelaine occultent plus ou moins la lumière donnant ainsi la possibilité de faire ressortir des images, en niveaux de gris. Les images obtenues sont donc exécutées par un procédé plastique et sculptural, non par le dessin ; elles relèvent d'une esthétique particulière par laquelle leur spectateur.ice doit voir surgir des images qui étaient auparavant invisibles.

La virtualité des images se matérialise par l'abstraction de la lumière sur une surface de porcelaine, rendant possible une interaction physique entre le.la spectateur.ice et l'image.

**Garush Melkonyan**, né en 1993 à Abovyan, en Arménie, vit et travaille à Paris.

Il travaille avec des images en mouvement, des installations et des sculptures.

Son travail a été présenté internationalement lors d'expositions individuelles aux Rencontres d'Arles (FR), à la Jean Claude Maier Galerie, à Francfort (DE) et au Lasécu, à Lille (FR), ainsi que lors d'expositions collectives, de projections et de festivals dans des institutions telles que le National Museum of Modern and Contemporary Art, Séoul (KR) ; National gallery of Victoria, Melbourne (AUS, 2024) ; le Palais de Tokyo et La Villette, Paris (FR), Peabody Essex Museum, Salem (USA, 2023) ; Nordenhake Gallery et Centro de Cultura Digital, Mexico (MX) ; La Panacée, Montpellier (FR).

Melkonyan a été résident à Lafayette Anticipations à Paris et à la Fondation Martell à Cognac (FR). Il est diplômé des Beaux-Arts de Paris en 2017 et du San Francisco Art Institute en 2016. Son exposition de diplôme, «The Interview», a reçu le Prix Thaddaeus Ropac.

[garushmelkonyan.com](http://garushmelkonyan.com)



Garush MELKONYAN, Image extraite de *The Italian method*, 2016 © Garush Melkonyan, ADAGP, Paris 2023.



# SIMON NICAISE

## *Lionnel*

2018

32 roses, cire, acier

65 x 70 x 40 cm

Reprenant la technique et les outils traditionnels de la confection des bougies, les mèches ont été remplacées par des roses qui ont ensuite été trempées dans des bains successifs de cire, recouvrant ainsi les fleurs d'une couche à la fois protectrice et occultante, tout en dévoilant une transparence et une fusion des éléments.

Suite à une collaboration avec une ciergerie, Simon Nicaise a entrepris une série d'expérimentations autour des différents modes de fabrication de bougies.

Formé aux Beaux-Arts de Rouen dont il a été diplômé en 2008, **Simon Nicaise** a développé une carrière jalonnée de nombreuses expositions monographiques et collectives en Europe, qui a été récompensée de plusieurs prix. Un artist-run-space puis une radio, dont la programmation renouvelle les modes de diffusion du travail de ses contemporaines et contemporains, ont ajouté leurs cordes à une pratique artistique construite dans l'exploration sans repos des manières de rendre accessibles les arts.

Le projet que Simon Nicaise initie en 2018 met désormais les œuvres mêmes de l'artiste à l'épreuve : de ville en ville et de métier en métier, ce Tour de France crée l'opportunité d'élargir le spectre des domaines de sa pratique, notamment auprès de Compagnons du Devoir détenant des techniques jusqu'alors méconnues par l'artiste.

De ce nomadisme volontaire, est née une série d'œuvres, apparues dans le frottement à des professions et des formes de transmission exigeantes et reconnues internationalement pour leur richesse humaine.

Simon Nicaise (né en 1982) a été lauréat du Prix Jeune Création en 2009 puis du Prix Sciences-Po pour l'art contemporain en 2011. Son travail a été montré dans de nombreuses institutions et centre d'arts au MAMCO à Genève, au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, au Palais de Tokyo et au Centre Pompidou à Paris, au Centre d'Art Contemporain Chanot à Clamart, à Micro-Onde à Vélizy, au Frac Franche-Comté, Frac Haute-Normandie, Mains d'Œuvres à Saint-Ouen, HEAD à Genève... Il a fait l'objet de plusieurs expositions personnelles en France et à l'étranger. Il a été présenté en Allemagne, Belgique, Suisse, Lituanie, Thaïlande.

[simonnicaise.fr](http://simonnicaise.fr)



# Yoel PYTOWSKI

## *Extensions*

2023

Nouvelle création

Installation in-situ, bois, béton, plaques de plâtre, ciment et impression photographique

Dimensions variables

Yoel Pytowski remet en question la notion du lieu en tant qu'élément narratif central à travers des installations in-situ.

Pour lui, ce concept et l'importance de l'architecture découlent de la relation qu'il perçoit entre la structure et identité d'un lieu et celle d'un individu.

Il établit une corrélation entre les individus et les architectures, où les étages représentent les différentes étapes d'une vie, les murs des langages, et ainsi de suite.

Ses installations explorent simultanément des scénarios passés et futurs de construction, de destruction et de reconstruction.

Elles résultent du croisement de deux architectures : celle du site et celle de l'installation elle-même, générant des relations symbiotiques, des intersections, des ruptures ou des collisions qui reflètent les changements dans l'identité d'un individu, lors de transitions entre contextes, environnements ou pays.

Cette installation se présente comme une extension de l'architecture locale. Un mur, dans un état ambigu, semble s'être intégré comme une seconde peau à l'intérieur du lieu.

Derrière cette paroi, composée de matériaux recyclés d'installations antérieures, il y a des gravats, peut-être des vestiges d'une démolition ou les prémices d'une nouvelle construction.

Une image est suspendue à l'arrière du mur, imprimée sur un fragment d'une installation précédente. Elle fut capturée par le père de l'artiste et elle immortalise son frère dans leur maison argentine des années 90 durant sa rénovation, créant ainsi un dialogue avec l'installation environnante et établissant un lien entre la mémoire, l'architecture et l'identité.

**Yoel Pytowski** (né en 1986, Rehovot) vit et travaille en Belgique. Il étudie durant trois ans l'informatique à Buenos Aires, suivi d'un baccalauréat Sciences de l'Ingénieur en France. En 2014, il obtient un diplôme de master en Dessin à l'ENSAV La Cambre à Bruxelles suivi d'un diplôme de master en Fine Arts en 2018 à Sint-Lukas à Bruxelles. Il a écrit deux mémoires, « L'artiste engagé. Trois cas d'étude : Barnett Newman, Hans Haacke et Francis Alÿs » et « Ludger Gerdes: Early Works, c.1977-1982 ». Depuis 2021, il participe comme conférencier à plusieurs reprises à l'UCL à Bruxelles et à Louvain-la-Neuve dans le département d'architecture.

Au cours des dix dernières années, son approche explore notre interaction avec l'architecture que nous traversons en créant des installations in-situ, suscitant ainsi des réflexions sur les événements passés ou à venir liés à la construction, à la destruction et à la reconstruction.

Récemment, il a participé à plusieurs expositions individuelles et collectives en Belgique, aux Pays-Bas, au Portugal, en France et en Grèce. Il a été 1er lauréat du Prix ArtContest à Bruxelles (BE, 2018) et présenté l'exposition individuelle « One-Way Street » à Espace Moss (BE, 2019), « Façades » au Botanique (BE, 2020) et « The Stamp of the Definitive is Avoided » (BE, 2021). En 2021, il a exposé aussi à *Magma*, la Triennale d'Ottignies-Louvain-La-Neuve (BE). En 2022, le Centre Wallonie-Bruxelles|Paris a accompagné la résidence de Yoel Pytowski à Moly-Sabata, Sablons (FR).

[yoelpytowski.com](http://yoelpytowski.com)



Yoel Pytowski, Fondations, 2023, Fondation Fiminco, Paris, France ,Vidéo ,Impressions sur treillis-pvc, bois, plaques de plâtre, néon, béton,ciment non mélangé, feuilles

# ORIOI VILANOVA

## *Boule de neige*

2017-2023

Installation

Cartes postales

298 x 320 cm

Les cactus, il faut s'approcher pour voir sa fleur ou il faut s'en détacher pour éviter de toucher sa couronne d'épines. Beauté ambivalente. Capables tous de supporter de fortes températures. La collection des cartes postales des pays et époques mélangées.

**Oriol Vilanova** est un artiste catalan vivant à Bruxelles. En fouillant dans les marchés aux puces, ses lieux de recherche favoris, il constitue une collection de cartes postales pour créer une « machine à penser » qui constitue les fondements conceptuels de ses pièces de théâtre, installations et performances.

Son travail a fait l'objet d'expositions personnelles : en 2022, *New Models*, à l'ICA à Sofia ; en 2019, *Anything, Everything*, à l'Albright Knox Art Museum, à Buffalo et *Une collection peut en cacher une autre*, au Nouveau Musée National de Monaco; en 2017, *Sunday*, à la Fundació Antoni Tàpies, à Barcelone.

Il a participé à de nombreuses expositions collectives : en 2022, *A barganha, coleção moraes-barbosa*, à Sao Paulo et *Colección*, au MACBA, à Barcelone; en 2021, *Comme le mur qui attend le lierre*, au MAC's, au Grand-Hornu (BE) et *Antonio's dream*, à la Fondazione Antonio Ratti, à Como (IT); en 2020, *Our world is burning*, au Palais de Tokyo, à Paris.

Son travail fait partie de collections publiques : MAC's Musée des Arts Contemporains Grand-Hornu (BE); M Museum & Cera Collection, Leuven (BE); MACBA, Museu d'Art Contemporani de Barcelona (ES); Centre d'Art La Panera de Lleida (ES); Fundación Montemadrid, Madrid (ES); Fundación Botín, Santander (ES); Albright-Knox Art Gallery, New York (USA), NMNM, Nouveau Musée National de Monaco (FR); Mathaf: Arab Museum of Art (Qatar); FRAC Grand Large Hauts-de-France, Dunkerque (FR); DZ Bank Kunstsammlung, Frankfurt (DE).



Oriol Vianova, Détail Boule de neige, 2017-2023, installation, 298 x 320 cm © atelier OV. Courtesy atelier OV

# CHARLOTTE VANDER BORGHT

## *Someone, No one, Anyone*

2022

Résine, fibre de verre, uréthane et pigment

183.5 x 56 x 55 cm

Unique

“Lorsque je suis venue pour la première fois à New York en 2018, j’ai immédiatement été fascinée par le monde sous la surface de la terre “ the underground”. Le métro de New York a quelque chose de kafkaïen, comme un miroir inversé de ce qui se passe dans les rues d’en haut. Il est pour moi comme l’inconscient de la ville. Lorsque je suis revenu pour m’installer à New York, j’ai commencé à sculpter ses sièges du métro.”

L’oeuvre exposée fait partie de cette série basée sur des variations du siège du métro de New York, la ville où Charlotte vander Borght vit et travaille. Chaque « toile » tridimensionnelle reprend le modèle des sièges actuellement en usage. Conçu afin d’offrir une fonctionnalité inépuisable tout en s’effaçant dans le décor de la métropole, le siège constitue déjà un objet peint et sculptural en soi qui s’inscrit dans le courant de la vie. Pour les œuvres de cette série *Someone, No One, Anyone*, Charlotte vander Borght s’est engagée dans un dialogue avec la résine et sa surface, créant des marques et employant des gestes à la fois subtils et extravagants qui poussent son sujet à la limite de la lisibilité. L’artiste a reconstitué, inversé, dupliqué et greffé des éléments. Elle les a doublés, pigmentés, marqués, empilés et emboîtés. Ses objets sont tactiles, obstinés et défiants. Elle a laissé le processus de fabrication dicter la forme de chaque œuvre. Il en résulte une richesse de détails qui s’éloigne du prototype pour évoluer vers des formes plus excentriques, voire monstrueuses.

**Charlotte vander Borght** (BE, 1988) vit et travaille à New York.

Elle est diplômée de l’École Nationale Supérieure des Arts Visuels de La Cambre, à Bruxelles en 2013.

Ses oeuvres ont été exposées dans de nombreuses galeries et centres d’art contemporain : Galerie Baronian, Bruxelles (BE); International Objects, New York (USA); Management Gallery, New York (USA); Mammoth Gallery, Londres (UK); Sculpture Garden, Biennale de Genève (CH); Mascota Galley, Mexico City (MX); CLEARING Bruxelles (BE); ProjectRoom WIELS, Bruxelles (BE) après sa résidence en 2016. Elle est représentée par la galerie Baronian, à Bruxelles (BE) et la galerie Mascota, à Mexico City (MX).

[charlottevanderborght.com](http://charlottevanderborght.com)



Charlotte VANDER BORGHT, DR

# Hors-Les-Murs Constellations

En parallèle à l'exposition *Hérétiques*, en Île-de-France, des artistes, ancrés à Bruxelles, seront à rencontrer dans des institutions avec lesquelles le Centre a noué des alliances.

## # Fondation Fiminco Romainville

## Darius Dolatyari-Dolatdoust Younes Ben Slimane

2023-2024

### Memento :

Darius Dolatyari-Dolatdoust fut l'un des protagonistes de deux programmations archipéliques conçues par le Centre, à Lille, à la Maison Folie Moulins, où l'opération ARPENTER fut déployée, et en In-Situ, pour les *Heures Sauvages\_Nef des marges dans l'ombre des certitudes*, respectivement en octobre 2023. Il sera l'un des acteurs de la Saison 2024 au Centre *Xenos & Incommensurables*.

La vidéo *All Come From Dust* de Younes Ben Slimane fut présentée au Centre en Saison 2019 Futurs spéculatifs, à la faveur d'un cycle dédié à la création contemporaine tunisienne.

Ils sont tous deux résidences à la Fondation Fiminco où le Centre fut invité à présenter une Carte Blanche en 2023, nommée *Symbiosium\_Cosmogonies spéculatives*.

La **Fondation Fiminco** s'est donnée pour mission d'accueillir chaque année des artistes internationaux pour une durée de 11 mois, afin de leur permettre de développer leurs travaux et leurs expérimentations.

À la suite de l'appel à candidature, Younes Ben Slimane et Darius Dolatyari-Dolatdoust ont été sélectionnés parmi 75 artistes internationaux soumis à un comité composé de professionnels d'horizons variés.

[fondationfiminco.com/artistesenresidence](https://fondationfiminco.com/artistesenresidence)

### Younes Ben Slimane

Younès Ben Slimane est un artiste et cinéaste tunisien, diplômé du Fresnoy – Studio national des arts contemporains.

Sa formation d'architecte a une influence majeure sur son approche en tant qu'artiste. À travers la photographie, la vidéo, le dessin et l'installation, il établit un dialogue permanent entre l'architecture et les arts visuels, où différents médiums coexistent et reflètent leurs potentialités et leurs limites respectives.

Il créera durant la résidence un projet d'installation vidéo qui a pour objectif d'explorer l'esprit d'un lieu. Il travaillera sur l'architecture tunisienne et la vie de la population du Sud tunisien à partir d'images d'archives de l'INA.

[younesbenslimane.com](https://younesbenslimane.com)

## Darius Dolatyari-Dolatdoust

Darius Dolatyari-Dolatdoust est un artiste, performeur, chorégraphe et designer. Sa démarche s'articule autour de la fabrication de costumes, qu'il envisage tour à tour comme espace de transformation et d'hybridation, dans sa capacité à modifier notre rapport au corps, à la danse et au langage.

Le vêtement devient alors un moyen de questionner son identité, que ce soit en convoquant ses origines iraniennes, en endossant des costumes inspirés des œuvres persanes du Louvre, ou en déconstruisant notre rapport de domination aux autres espèces, en imaginant des créatures hybrides à la frontière de l'humain et de l'animal.

Pendant la résidence, il expérimentera et concevra des architectures/installations afin d'envisager son travail textile au-delà de la simple surface. Il envisage également l'activation de ces espaces par une recherche performative, à la fois à partir de cette scénographie mais aussi à partir de la création de costumes, afin de faire dialoguer habit et habit.

[instagram @dariusdolatyari](#)

# # Galerie Michel Rein - Paris

## Isola

# Sébastien Bonin, Julien Meert & mountaintcutters

**2 décembre 2023 > 13 janvier 2024**  
Commissariat : **Emmanuelle Indekeu**

### Memento :

Le travail des mountaintcutters est accompagné par le Centre depuis plusieurs saisons, en In-Situ et en Hors-Les-Murs. En 2023, le Centre fut l'un des partenaires de l'exposition monographique qui leur fut consacrée au Palais de Tokyo, *Morphologies souterraines*.

### Sébastien Bonin

Né en 1977 à Bruxelles (Belgique). Vit et travaille à Bruxelles (Belgique).

Sébastien Bonin utilise le médium pictural et photographique. Diplômé en sérigraphie à l'ENSAV La Cambre, il parcourt les studios pour apprendre la technique photographique. Il décide donc de se concentrer sur l'expérimentation en développant un langage photographique qui laisse une grande part à la chambre noire. La lumière et les modalités d'exposition sont autant de prétextes à interroger le médium.

Après une exposition au Wiels en 2015, la peinture devient un parent naturel dans sa pratique. Pour Sébastien Bonin, la peinture est une « cosa mentale », entre abstraction et figuration qui témoigne du monde dans lequel il vit. Sébastien Bonin fait de la société l'un de ses outils de travail en s'intéressant à ce qui perturbe notre quotidien au travers de fragments d'informations, le plus souvent grâce aux documents qui l'entourent, qu'ils soient écrits ou sonores.

L'artiste a créé une plateforme d'exposition intitulée Island en 2012. Le travail de Sébastien Bonin a été entre autres exposé à Bruxelles au Wiels, BOZAR, Musée d'Ixelles, Botanique, à Paris au Karl Marx Studio...

## **Julien Meert**

Julien Meert (°1983, vit et travaille à Bruxelles) s'intéresse dans son travail aux modalités d'apparition de l'image, du motif, de la forme.

Son œuvre picturale est à la fois (hyper)figurative et radicalement désincarnée. Dans ses œuvres, on rencontre des visages et des corps qui surgissent au milieu de fonds aux couleurs vives.

Mais les corps sont réduits à des silhouettes lisses et stylisées, et les visages à des traits flous ou à quelques signes, grossièrement esquissés comme autant de mannequins et de masques qui tendent vers l'abstraction.

Julien Meert a exposé à Bruxelles à Rossi Contemporary, Island, Clearing, Musée d'Ixelles, Wiels, à New York à Balice Hertling, à Barcelone à la galerie Alegria...

## **mountaincutters**

mountaincutters est un duo d'artistes né·es en 1990. Diplômé·es de l'ESADMM (Beaux-Arts de Marseille) en 2014, iels pratiquent principalement la sculpture In-situ, contaminant radicalement l'espace des lieux.

En écho à ce trouble, répond une incertitude esthétique, qui privilégie les situations transitoires et les formes inachevées pour des compositions a priori fortuites, à la beauté sauvage.

Les installations de mountaincutters sont des traces d'activités improbables, suspendues entre construction et destruction, architecture et archéologie, s'apparentant parfois à un chantier abandonné.

Iels participent à de nombreuses expositions : CAB Foundation, La Verrière - Fondation Hermès à Bruxelles, 61ème Salon de Montrouge, Grand Café de Saint-Nazaire, Creux de l'Enfer à Thiers, Fondation Martell à Cognac, Art-O-rama à Marseille, en Suisse au Centre d'Art Neuchâtel, Palais de Tokyo à Paris.

## **MICHEL REIN, Paris/Brussels**

---

42 rue de Turenne F-75003 Paris

---

+33 1 42 72 68 13

---

michelrein.com

---

# CWB Paris

## Direction Stéphanie Pécourt

Loin de constituer un mausolée qui contribuerait à la canonisation de l'héritage pa-ma-trimoniaal de la culture belge francophone, le Centre est un catalyseur situé de référence de la création contemporaine dite belge et de l'écosystème artistique dans sa transversalité.

Au travers d'une programmation résolument désanctuarisante et a-trans-disciplinaire, le Centre est mandaté pour diffuser et valoriser des signatures d'artistes basé-e-s en Fédération Wallonie-Bruxelles. Il assure ainsi la promotion des talents émergents ou confirmés, du périphérique au consacré. Il contribue à stimuler les coproductions et partenariats internationaux et à cristalliser une attention en faveur de la scène dite belge.

Le Centre dévoile, par saison, des démarches artistiques qui attestent de l'irréductibilité à un dénominateur commun des territoires poreux de création contemporaine. Situé dans le 4<sup>e</sup> arrondissement de Paris, sa programmation se déploie sur plus de 1000 m<sup>2</sup>. Vaisseau belge décentralisé, outre la programmation qu'il déploie en In-Situ, il implémente également des programmations en Hors-les-Murs et investit le Cyberspace comme territoire de création et de propagation avec des contenus dédiés.

Le Centre est un service décentralisé de Wallonie-Bruxelles International (WBI) : instrument de la politique internationale menée par la Wallonie, la Fédération Wallonie-Bruxelles et la Commission communautaire française de la Région de Bruxelles Capitale.

## Contacts

Ariane Skoda  
Responsable de la programmation arts visuels  
+33 (0)1 53 01 96 92  
a.skoda@cwbb.fr

Ambre Falkowicz  
Chargée du département du développement  
des publics et des partenariats  
+33 (0)1 53 01 97 20  
a.falkowicz@cwbb.fr

## Accès

Galerie	127-129, rue Saint Martin, 75004 Paris
Théâtre - Cinéma - Bunker	46, rue Quincampoix, 75004 Paris
Métro Châtelet-Les-Halles, Rambuteau, Hôtel de Ville	

## Jours & horaires d'ouverture de l'exposition

Lundi, mardi, mercredi et vendredi : 11h00 à 19h00

Jeudi : 14h00 à 21h00

Samedi : 11h00 à 19h00

Dimanche : Fermeture

